

Transcription de l'entretien avec Jean-Claude JORAND

Enregistré à son domicile, par Cécile Liège, le 24 septembre 2016

[0'00"00] – Les origines familiales

Jean-Claude Jorand : Je m'appelle Jean-Claude Jorand et je suis né à Nantes le 15 juillet 1949.

Cécile Liège : Très bien. Alors, est-ce que vous pouvez me dire brièvement ce que faisaient vos parents à Nantes, à ce moment-là ? Ils habitaient à Nantes, déjà ?

JCJ : Donc mon père était, travaillait à la SNCF. Il était... il travaillait à la voie en premier, et ensuite il a travaillé comme draisinier, c'est-à-dire conducteur d'un petit engin qui amène des rails, qui amène du ballast, enfin voilà, pour la réparation des voies et l'entretien des voies.

CL : D'accord, il était plutôt sur le terrain.

JCJ : Voilà. Et ma mère était... mère au foyer pendant un moment. Ensuite, elle livrait des journaux.

CL : D'accord.

JCJ : Voilà.

CL : À Nantes, ça ?

JCJ : À Rezé.

CL : À Rezé.

[0'00"41] – Arrivée à Rezé

CL : Alors, comment vous êtes arrivés à Rezé ?

JCJ : Alors. Mes parents sont originaires de Bretagne, du centre de Bretagne. Ils sont arrivés à Nantes avant la guerre. Ils se sont mariés juste avant la guerre et puis voilà, ils sont arrivés. Donc, ils se sont installés à Nantes d'abord, et au retour de captivité de mon père, ils se sont installés à Rezé.

CL : Pourquoi Rezé ?

JCJ : Ah, je sais pas exactement, pourquoi Rezé. Alors, je pense quand même que la famille de mon père habitait Rezé. Donc les Bretons se réunissaient, en fait. Bah, je dirais que les Bretons, c'étaient les immigrés de l'époque, en fait. Un peu comme les Vendéens. Et donc, certains se sont regroupés sur le même territoire, d'autres sont allés un peu plus loin. Mais je me souviens que dans mon enfance, tous les dimanches, c'était réunion chez les Bretons ; donc, pour moi, réunion en pays étranger. Voilà.

CL : D'accord, OK. Ah oui, c'est marrant, ça. À Rezé, ça ?

JCJ : Alors non, non, on allait au nord de Nantes. On allait à Doulon, me semble-t-il, où y avait une grosse communauté de Bretons. Effectivement, donc nous, on était les gamins, on parlait français, mais on était environnés de gens qui ne parlaient pas notre langue, en fait (*Rire*). Enfin, qui parlaient le breton !

CL : D'accord ! Bah ça, c'est marrant, ça. OK. Alors que vous habitiez à Rezé, déjà, à ce moment-là ?

JCJ : Ah oui, on habitait Rezé, oui.

CL : D'accord, OK. Et y avait pas ce genre de choses à Rezé ?

JCJ : Non, pas que je sache, non. Pas que je sache, non.

CL : C'est-à-dire que la culture bretonne, elle a plutôt continué à se transmettre dans le... à Nantes, que...

JCJ : Alors ça, c'est mes premières années, hein ! Après, mes parents ont au contraire... rompu, je dirais, avec le cercle bretonnant, je dirais.

CL : D'accord. Vous en avez parlé avec eux, vous savez pourquoi ?

JCJ : Eh ben oui, je sais pourquoi : parce que mes parents ne voulaient pas qu'on apprenne le breton.

CL : Vos parents, quand ils ont décidé d'habiter à Rezé, ils ont habité où ?

JCJ : Ils ont habité à un endroit de Rezé qui s'appelle la Coquetière. Ça se situe entre le lycée technique de Rezé, là, et puis La Houssais.

CL : D'accord.

JCJ : C'était un petit groupe de maisons. Autrefois, ben, y avait des champs partout. Et c'étaient donc des petits hameaux, ou des petites maisons, qui étaient le long de la route, de la route principale.

CL : Eh oui, parce que c'est une époque où le quartier du Château n'existait pas encore.

JCJ : Ah, pas du tout. Il y avait le véritable château de Rezé.

CL : Vous vous en souvenez, du coup, de ça ?

JCJ : Ah bah, bien sûr, oui ! Bien sûr, oui.

CL : Vous alliez y jouer ? Parce qu'il paraît que les enfants allaient y jouer...

JCJ : Ah, on allait y jouer, et puis on avait des camarades de classe qui vivaient dans le château. Donc moi, je suis allé dans le château, qui était complètement délabré, d'ailleurs.

CL : D'accord.

JCJ : Et où il y avait des familles qui avaient été relogées après la guerre, en fait.

[0'03"04] – Le quartier du Château avant les constructions d'immeubles

CL : Du coup, alors, est-ce que vous pouvez me décrire effectivement, ce quartier où vous habitez, qui est un quartier qui aujourd'hui a énormément changé ? À quoi ça ressemblait ? Vous parliez, y avait, c'était quoi, c'étaient des hameaux autour de ce château, c'était... ?

JCJ : Alors, il y avait des hameaux un petit peu partout dans Rezé, et sinon, il y avait les routes principales qui étaient bordées de quelques maisons. Enfin, ça n'a rien à voir avec ce qu'il y a actuellement. Rezé était une commune encore rurale, on va dire.

CL : Vous trouvez... aujourd'hui ?

JCJ : Ah non, non, à l'époque. À l'époque. Quand j'étais gamin, c'était encore une commune rurale.

CL : Oui, c'est ça. Vous, vous aviez l'impression d'habiter à la campagne ?

JCJ : Ah oui. Oui, quand j'ai habité après à Moulin-à-l'Huile, effectivement, c'était, on était au bord de la campagne. C'est-à-dire qu'il y avait la route principale, la route qui montait du bourg de Rezé jusqu'au château de la Classerie, et après, c'étaient les champs, juste derrière chez nous. Y avait quelques fermes, c'étaient des champs après, jusqu'à Bouguenais, et jusqu'à l'aérodrome, pratiquement.

CL : Ça, ça fait drôle, d'imaginer ça aujourd'hui !

JCJ : Ben oui, bien sûr !

CL : Et alors, parce que vous dites « quand on habitait au Moulin-à-l'Huile », mais c'est pas la même chose que là où vous étiez ?

JCJ : Ah non, non. Les premières années ont été très brèves, j'ai dû vivre à la Coquetière environ... deux ans. Oui, je pense, deux ou trois ans, pas plus, hein.

CL : D'accord, et ensuite ?

JCJ : Trois ans, en fait, c'était trois ans.

CL : C'était une maison que vos parents louaient, ou c'était... ?

JCJ : Alors, je pense qu'ils la louaient, oui. Ça, je n'ai pas la certitude, mais je pense qu'ils la louaient, oui.

[0'04"26] – Installation au Moulin-à-l'Huile

CL : Et ensuite ?

JCJ : Alors ensuite, ben, ils ont acheté une ancienne ferme, en fin de compte, située au Moulin-à-l'Huile, quoi. Au Bas-Landreau, on va dire.

CL : D'accord ! Alors, ça veut dire... J'ai pas rencontré beaucoup de gens qui ont acheté des anciennes fermes, ça veut dire qu'ils ont rénové ?

JCJ : Alors, entièrement, oui. Entièrement. La maison, c'est une grande maison, qui se composait de deux grandes pièces dans le bas et d'un immense grenier. Voilà.

CL : Et alors, qui est-ce qui a fait les travaux ?

JCJ : Alors, mon père (*Rire*). Alors, d'abord un entrepreneur, qui a fait faillite rapidement, et c'est mon père qui a terminé les travaux, en fait. Voilà.

CL : D'accord, OK. Donc il y a passé beaucoup de temps ?

JCJ : Ah bah oui, oui. Bah, déjà, les parents travaillaient beaucoup, à l'époque, hein. Ils faisaient leur métier, ils réparaient ou ils construisaient leur maison, et ils faisaient le jardin en plus pour nourrir la famille. Ah oui.

CL : C'est-à-dire qu'il y avait une sorte de petite culture vivrière ?

JCJ : Ah oui, c'était véritablement, oui, on mangeait les légumes que mon père faisait. Il élevait des poulets, enfin, des poules du moins, ou des poulets, et puis des lapins également. Donc on mangeait beaucoup de ce que mon père produisait, en fait.

CL : D'accord, alors est-ce que, parce que vos parents étaient eux-mêmes issus d'un milieu rural, comment ça s'est fait, ça ?

JCJ : Voilà, mon père était issu de... Son père était paysan en Bretagne, en fait. Voilà, ils sont d'origine paysanne.

CL : D'accord.

JCJ : Mais tous les ouvriers de l'époque avaient un petit jardin, et puis ils faisaient leurs légumes, hein. Alors lui peut-être un peu plus intensément que certains, mais voilà.

CL : Et ça, oui, vous vous souvenez bien de ça, du coup ?

JCJ : Ah, bien sûr, oui, bien sûr. Ben, mon père, lorsqu'il rentrait le soir, il mangeait un petit peu et il allait dans le jardin travailler aussitôt.

CL : Et c'était un... alors, j'imagine qu'il y avait une question de choix de vie parce qu'ils étaient paysans, enfin, d'origine paysanne, mais est-ce que c'était aussi une raison économique ?

JCJ : Ah, tout à fait, oui, c'était une raison économique, oui. Bien sûr, oui. La viande, chez nous, y en avait une fois de temps en temps, mais c'était vraiment une fois de temps en temps, hein. On allait, ma mère allait chez le boucher très très peu, en fait.

CL : D'accord. Ou alors, vos poules que vous...

JCJ : Voilà, c'est-à-dire, on mangeait... on mangeait les poulets, on mangeait les lapins, et cætera. Oui.

CL : Et vous... et est-ce qu'il y avait de la vente à l'extérieur ?

JCJ : Ah non, pas du tout, pas du tout. C'était simplement pour nous. Et je sais même, mon père faisait des bocaux, enfin, avec tous les légumes, des bocaux de haricots verts, les fruits, tout ça, quoi.

CL : D'accord, et ça, il a fait ça longtemps ?

JCJ : Ah oui, très très longtemps. Ah oui.

CL : D'accord, OK. Il y avait beaucoup de gens, à Rezé, qui vivaient comme vous ?

JCJ : Je pense qu'il y en avait beaucoup, oui, quand même. Oui, enfin, autour de nous, là, oui, tous les gens du quartier avaient des jardins. Tous, tous, tous, oui.

CL : D'accord. Aussi grands que vous, avec... ?

JCJ : Certains même plus grands ! Certains même plus grands, oui.

CL : D'accord. Et vous vous souvenez de... est-ce que justement cet art du jardinage se transmettait des voisins, entre voisins ?

Est-ce que par exemple votre père a appris autour... parce que peut-être que lui, il avait un savoir que d'autres citadins n'avaient pas, ou est-ce qu'au contraire... Enfin voilà, est-ce qu'il y avait du coup une vie autour de ces jardins, des échanges ?

JCJ : Bah, il y avait des échanges de voisinage, mais pas forcément de technique, hein. Je me rappelle pas de ça, du moins. Je me rappelle pas de ça, non. Non, par contre, bah, ils discutaient beaucoup, là. Les gens se retrouvaient dans leur jardin le soir. On avait une maison qui était contiguë à la nôtre, et puis y avait pas de séparation, puisque le puits, le puits qui était dans notre terrain, le voisin y avait droit de puisage également. Donc il y avait aucune barrière ; et donc, les deux pères, le soir, ben, ils discutaient ensemble, quoi.

CL : D'accord.

[0'07"44] – Enfance au Moulin-à-l'Huile

CL : Et alors vous, en tant qu'enfant, qu'est-ce que vous avez comme souvenir de cette vie de... alors, est-ce qu'on appelle ça un quartier, un hameau, c'était quoi, à l'époque ?

JCJ : Alors, je sais que nous, c'est un peu spécial, parce que mon père ne voulait pas qu'on sorte. Voilà. Donc il nous disait toujours, alors, nous on voulait aller jouer avec les copains du quartier, et il nous disait : « Vous avez quand même assez grand ici. » Effectivement, on avait assez grand. Donc l'argument était irréfutable ! Sauf que nous, on avait bien envie de franchir la porte pour aller jouer avec les voisins. Alors, c'était très rare en fait ; on sortait très rarement de... ben, de l'endroit familial, en fait.

CL : Et est-ce que vous saviez, est-ce que vous, vous vous doutiez que d'autres enfants, par contre, eux, jouaient ?

JCJ : Ah ben oui, oui. Parce qu'en plus, on habitait dans une petite impasse qui donnait sur les champs, donc y avait aucun danger...

CL : Vous voyiez les enfants jouer ?

JCJ : Oui, on les entendait. On les entendait, oui. Alors nous, on y allait très exceptionnellement ; c'était la fête cette fois là, quoi ! (Rire)

[0'08"40] – Les écoles fréquentées

CL : D'accord. Et alors, ça c'est, on est dans l'âge... Parce que vous aviez l'âge d'aller à l'école, à ce moment-là.

JCJ : Oui.

CL : Vous alliez à l'école où ?

JCJ : Alors, lorsque j'étais très petit, j'allais au bourg de Rezé, en fait. La maternelle s'y trouvait, au bourg de Rezé. Donc j'allais du Moulin-à-l'Huile au bourg de Rezé, y avait quand même quelques kilomètres, hein.

CL : À pied ?

JCJ : À pied, oui, bien sûr. À pied.

CL : Tout seul ?

JCJ : Non, ma mère nous accompagnait (*Rire*), voilà. Et je me rappelle, la maternelle se situe, se situait du moins, à l'endroit de la mairie actuelle.

CL : D'accord, bah oui, oui, c'est ça. Comment ça s'appelle, cette école, c'était l'école, heu...

JCJ : Alors, c'était pas l'école... comment dire, qui a donné des locaux, si je puis dire, à la mairie actuelle, hein. C'était une toute petite école maternelle en... c'étaient des cabanes, je crois, des cabanes en bois, en fait. Enfin, des maisons en bois. On montait quelques marches, puis il y avait une grande cour, des grands arbres au fond, qu'on doit toujours voir, d'ailleurs, près de la mairie. Et puis il y avait des cabanes en bois, et c'est là qu'était l'école maternelle.

CL : Et c'était une école publique ?

JCJ : Ah, c'était une école publique, oui. Et l'école Plancher, qui était dans... alors, elle s'appelle Plancher maintenant, mais elle s'appelait pas Plancher à l'époque, hein... donc, était dans le bas de Rezé, et se situait à l'emplacement actuel de la mairie.

CL : D'accord, donc vous êtes allé à l'école maternelle puis à l'école Plancher, enfin...

JCJ : Alors après, ben, comme Rezé, comment dire, s'est démographiquement explosé, hein, on va dire, il y a eu création des autres écoles. En fait, à l'époque, y avait trois grands centres : y avait Pont-Rousseau, y avait Ragon et puis y avait Rezé-bourg. C'était les trois grands centres de Rezé, donc y avait trois écoles. Et lorsque la population a commencé à grandir, il a fallu construire. Donc on a construit d'abord le Lieutenant-de-Monti. C'est donc, il y a eu le transfert d'une partie des élèves du bourg vers Lieutenant-de-Monti. Et ensuite, dans les années qui ont suivi, il y a eu plein d'autres écoles qui ont poussé, si je puis dire, quoi.

CL : Et alors vous, vous avez fait, vous avez suivi cette migration ou vous êtes resté dans le bourg ?

JCJ : Ah, bah non. Moi, j'ai suivi, puisque y avait un... Ça a été divisé en secteurs, donc je me suis retrouvé au Lieutenant-de-Monti.

CL : D'accord. Vous aviez quel âge ?

JCJ : Alors, j'ai dû commencer mon CP, je crois bien. Euh, oui, je crois, j'ai dû faire ma maternelle au bourg, et toute l'école primaire, je l'ai faite au Lieutenant-de-Monti.

CL : Alors, ça veut dire changement de copains et tout, enfin vous vous souvenez un peu...

JCJ : Ah non, non, parce que c'était, les gamins du quartier venaient en même temps, quoi, en fin de compte. Comme c'était sectorisé, les enfants du quartier venaient aussi à la même école, quoi. Donc ça, y a pas eu de changement pour nous, quoi.

CL : Par contre, c'était une école toute neuve.

JCJ : Oui, école toute neuve, oui.

CL : Vous vous souvenez de ça ?

JCJ : Ah bah, bien sûr, bien sûr, oui. Et les maîtres jeunes ; enfin, certains jeunes, d'autres moins, aussi (*Rire*). C'est-à-dire, certains ont migré avec leurs élèves, si je puis dire, quoi.

CL : D'accord. Oui, ils ont réparti aussi les classes, forcément...

JCJ : Voilà.

CL : D'accord, donc ça, c'était... Vous aviez conscience, à votre âge, que vous étiez dans une école neuve, que c'était... enfin, puisque vous vous en souvenez aujourd'hui, est-ce que c'est quelque chose qui vous avait marqué, ou... ?

JCJ : Ben, c'est-à-dire que c'était déjà une maison en, c'était déjà du dur. C'était pas le cas (*Rire*) auparavant ! Pis quand on est enfant, on se pose pas trop de questions, hein, en fin de compte... (*Rire*) On vit ! On vit l'instant comme il se présente. Enfin, je crois, hein.

CL : Et alors, pourquoi l'école publique ? Est-ce que c'était un choix pratique, est-ce que c'était un choix heu... politique, en tout cas conscient ?

JCJ : Oui, oui, c'est un choix de mes parents, oui.

CL : D'accord.

JCJ : Mes parents étant Bretons... alors, c'est ce qu'ils disent : ils ont souffert de la religion en Bretagne, et en fin de compte, ils étaient fervents défenseurs de l'école laïque. Voilà. Autour de nous, dans le quartier, la plupart des enfants allaient à l'école privée.

CL : D'accord !

JCJ : On n'était que quelques familles, alors, je saurais pas dire combien, mais très très peu par rapport à l'ensemble des familles de notre quartier, en fait.

CL : Alors comment vous l'avez vécu, ça ? Y avait des histoires entre enfants, ou est-ce que vous arriviez quand même...

JCJ : Non, ben c'est-à-dire que nous, on sortait pas beaucoup, hein, je vous l'ai dit. Donc on sortait pas beaucoup, donc on n'avait pas beaucoup de... bizarrement, ceux que je connaissais le mieux, ils allaient à l'école privée, en fait. À part ceux que je côtoyais à l'école, bien évidemment ; mais dans le quartier, effectivement, les copains, c'était des... la plupart, c'étaient des gens de l'école privée. Enfin, « copains », je vous dis, on sortait pas beaucoup, en fait.

CL : Oui.

JCJ : Donc on peut même pas dire vraiment copains, quoi. On se voyait, quoi.

[0'13"01] – La vie de quartier

CL : Pour vous, du coup, de fait, pour vous, à cette période de votre vie, le lieu d'habitation, enfin le quartier d'habitation n'a pas été un lieu de... un lieu de sociabilité, du coup ? Parce que c'est pas là que vous avez...

JCJ : Ah si, si, y a... Entre les gens, y avait quand même, oh, de la solidarité, je sais pas si on peut dire ça, mais enfin y avait vraiment du... un vrai voisinage, quoi. Les pères se voyaient, c'est surtout les adultes qui se voyaient. Et nous, lorsque mon père par exemple allait discuter avec le voisin, on en profitait pour sortir, justement ! *(Rire)* C'était un petit peu l'ouverture, quoi, voilà.

CL : Et les mères ? Les mères, elles se voyaient, elles, entre-elles ? Parce que votre mère était mère au foyer, à ce moment-là.

JCJ : Oui. Je suppose, oui. C'est vrai que quand on est enfant, on s'occupe pas trop de ça, en fait *(Rire)*, quand on réfléchit bien. On voit les parents vivre, mais on s'interroge pas trop sur la façon de vivre, quoi. C'est après, c'est après qu'on...

CL : Vous vous souvenez pas, par exemple sur des choses précises, si vous aviez des copines de votre mère qui venaient à la maison, avec des enfants, par exemple, avec leurs enfants, ou est-ce que votre mère allait prendre, passer une après-midi avec vous chez des voisins, elle vous emmenait... vous vous souvenez pas de ça ?

JCJ : Non. Non, c'était très rare, très rare. On vivait vraiment au sein de la cellule familiale ; et les, comment dire, les contacts, c'était avec la famille élargie, mais pas trop... On voisinait peu, en fait, quoi.

CL : Oui. Même si vous saviez qu'il y avait quand même un voisinage actif...

JCJ : Oui, oui.

CL : ... mais plus des pères, finalement ?

JCJ : On était très bien, on était très bien avec les voisins, mais on n'allait pas les uns chez les autres, comme on fait par exemple actuellement avec mes voisins.

CL : Oui, oui.

JCJ : Là, on est comme un petit village, où j'habite là, hein. C'est, enfin, en plus, le lieu s'y prête bien. Donc on a des vrais contacts de voisinage, on mange ensemble, on prend l'apéro ensemble, on... parle aussi, beaucoup, hein.

CL : Oui, on y reviendra tout à l'heure, mais effectivement, oui, ça change, c'est pas ce que vous..., ça ne correspond pas à ce que vous avez connu...

JCJ : Ah, pas du tout.

CL : Oui. Mais qui vient visiblement aussi plus, là aussi, d'un choix de vie de la part de votre famille, aussi, hein...

JCJ : C'est ça.

CL : Quand vous étiez pas à l'école, qu'est-ce que vous faisiez ? Vous aviez des occupations, des loisirs ? Est-ce que vous alliez, est-ce qu'il y avait des clubs, des choses comme ça, déjà, à ce moment-là ?

JCJ : Alors, non, lorsque j'étais enfant, de toute façon, on était à l'intérieur de la propriété, si je puis dire (*Rire*). Et puis on jouait entre frères, quoi. J'ai deux autres frères, donc on jouait ensemble.

CL : D'accord, vous étiez pas forcément inscrit à un sport ou...

JCJ : Ah non, non, pas à l'époque.

CL : Y avait pas grand'chose qui existait, peut-être ?

JCJ : Si, si, y avait des clubs, mais c'était pas dans la tradition familiale. Mon père ne faisait pas de sport, il avait déjà suffisamment (*Rire*) d'activités par ailleurs, hein ! Non, non, on ne faisait pas de sport.

[0'15"31] – Colonies de vacances

CL : Et les vacances ? Est-ce que vous, quand même, en famille, vous alliez des fois en vacances ?

JCJ : Je ne suis jamais allé en vacances avec mes parents. Jamais.

CL : D'accord, OK. Donc ça veut dire que c'était... alors, qu'est-ce qui se passait l'été ? Qu'est-ce qui se passait quand c'était les vacances ?

JCJ : Alors, l'été, donc à partir de huit ans, je suis allé à la colonie de La Pinelais, qui était la colonie de la ville de Rezé.

CL : Exactement. Il y en a plein qui m'en parlent.

JCJ : Voilà, donc je suis allé quatre ans de suite, je crois. La première fois, tout seul, parce que mon frère avait été opéré ; et puis ensuite avec lui pendant quelques années. Après, lorsqu'il a grandi, il est allé dans des colonies SNCF, parce que mon père était à la SNCF ; et moi, j'y suis allé ensuite. Mais je suis jamais allé en vacances avec mes parents.

CL : Et alors, ces colonies, là, c'étaient des lieux de sociabilité, pour le coup, parce que là...

JCJ : Ah oui, bien sûr.

CL : Vous deviez passer, vous avez rencontré des gens qui sont restés des amis, vous avez, enfin, en tout cas, vous avez vécu des amitiés...

JCJ : Ah oui, bien sûr. Ben, c'est-à-dire qu'on se retrouvait entre... y avait beaucoup d'enfants de l'école publique qui y allaient. Enfin, et l'école privée aussi, d'ailleurs. Mais donc, on retrouvait forcément des copains. Alors, à l'époque, c'étaient souvent des fratries. Maintenant, dans les centres aérés ou les colonies de vacances, on fait ça par tranche d'âge, par tranche d'activité ; à cette époque-là, c'était la famille entière qui allait. Donc les grands s'occupaient des petits, c'était... c'était familial, on va dire !

CL : Et ça, vous avez des bons souvenirs, de ça ?

JCJ : Oui, oui, très bons. Oui, mais on allait un mois, et c'était long (*Rire*). C'était un mois entier. Là, c'est long, quoi. Je devais être en sixième, je crois bien, quand j'ai arrêté.

CL : D'accord. Et après ?

JCJ : Colonie SNCF.

CL : Ah oui, d'accord.

JCJ : Et donc là, j'allais en montagne.

CL : Ça vous plaisait ?

JCJ : Ah oui !

CL : Et là, ça brassait plus, pour le coup ? Vous avez rencontré des gens d'où, alors ? C'étaient des gens de partout ?

JCJ : Ah ben, c'étaient des gens de partout en France, quoi. Les parents inscrivaient, faisaient une demande dans un lieu précis, et puis, bon, s'il y avait de la place, on y allait, quoi.

CL : D'accord.

JCJ : Donc j'ai découvert la montagne comme ça.

CL : Et alors, ça, c'est un truc qui vous a marqué ?

JCJ : Oui. Oui, c'était très bien ; ça change, quoi ! Ça change.

[0'17''32] – Activités sportives de jeunesse

CL : Une fois adolescent, est-ce que vous avez aussi, pareil, eu une occupation ? Parce que vous m'avez dit, enfant, vous aviez pas...

JCJ : Oui, après, oui, on a fait du sport.

CL : Alors, à partir de quel âge ?

JCJ : Alors dès... ben, dès qu'on est rentrés en sixième, à peu près. Oui.

CL : Vous étiez au collège où ?

JCJ : Au collège de Pont-Rousseau : y en n'avait qu'un à Rezé. Mais même dans le secteur sud, c'était le seul. Enfin, le seul public, pardon ! Y en avait d'autres privés, mais c'était le seul public.

CL : Donc vous allez à Pont-Rousseau, et puis, est-ce que c'est à ce moment-là que vous découvrez d'autres occupations ?

Comment ça se passe, comment vous passez du « on n'est inscrit dans aucun club » à « on fait du sport » ?

JCJ : Ben, je crois que c'était l'âge. Je crois que c'était l'âge, en fin de compte. Mes parents nous ont inscrits... alors, je pense aussi que c'est parce que mon père connaissait une personne de la SNCF qui animait un club à l'AEPR, qui était, comment, une amicale laïque. Et je crois que c'est comme ça qu'on est rentrés. On a commencé par faire de la gym ; et puis ensuite, mon frère a découvert le cross et (Rire) j'ai suivi.

CL : D'accord ! C'est marrant, ça se fait par fratrie aussi, ça, pas mal.

JCJ : Oui. Oui, et puis en plus, y a une question de coût. Acheter ça, acheter, comment dire, un équipement entier, ça revenait cher pour nos parents. Donc généralement, le club de... en gym, y a pas besoin de grand 'chose. Euh... lorsqu'on fait du cross, c'est pareil : on a besoin au mieux d'une paire de pointes, qui ne coûtait pas horriblement cher. Et puis le reste, ben... le club fournissait un maillot et un short, donc c'était très bien. Voilà ! (Rire)

CL : Et vous avez fait du cross après, longtemps ?

JCJ : Oui.

CL : D'accord. Et vous avez continué après ? Enfin, je veux dire après...

JCJ : Ah oui, oui, j'ai continué jusqu'à... jusqu'à vingt-huit ans, à peu près.

CL : Et à l'AEPR, y avait des... Dans cette activité cross, c'était toujours à l'AEPR ?

JCJ : Non, non, à l'AEPR c'était la gym !

CL : Ah ! Ah oui.

JCJ : Quand j'étais au CES... oui, ça s'appelait un CEG, à l'époque, d'ailleurs : collège d'enseignement général. Et là, oh, j'ai dû faire une année de foot, aussi. Mais à l'intérieur de l'établissement, du coup.

CL : D'accord. Oui, d'accord. Et en gym, ça voulait dire qu'il y avait des compétitions avec d'autres...

JCJ : Oui, oui. Mais j'en ai fait très peu, moi. Mais y avait des compétitions, oui.

CL : D'accord.

JCJ : Ben, c'est mes premiers déplacements, d'ailleurs, sportifs, comme ça. Et alors ça, ça marque, d'ailleurs.

CL : C'est vrai ?

JCJ : Ben oui.

CL : Lequel vous a marqué, par exemple ?

JCJ : Heu... alors, y en a un, ben la première fois que j'ai fait de la gym devant des personnes. La première compétition, ça marque, quand même.

CL : C'était où, vous vous en souvenez ?

JCJ : Ah, il me semble que c'était à La Montagne. Parce qu'il y avait une activité, y avait une section de gym là-bas aussi. Oui. Donc aller à l'extérieur, comme ça, c'était, heu... ben, ça nous changeait, quoi ! *(Rire)* Et ça marque, ça, du coup !

CL : Et le cross, c'était dans quel cadre, alors ?

JCJ : Alors, le cross, eh ben, c'est à Rezé aussi, à l'ASBR. Et donc j'en ai fait... ben, j'en ai fait longtemps, hein ! Donc j'ai dû commencer en cadet, je crois, jusqu'en, ben, j'étais senior quand j'ai arrêté ! *(Rire)*

CL : Et alors, ça voulait dire, en tout cas quand vous étiez adolescent, ça voulait dire, pareil, des compétitions, des déplacements...

JCJ : Ah oui, oui, des compétitions ! Et puis, c'était pas simple, à l'époque ! *(Rire)*

CL : Pourquoi ?

JCJ : Ben, je me souviens, par exemple, nous, on habitait au Moulin-à-l'Huile avec mon frère ; on partait en vélo, on allait jusqu'au pont de Pirmil, on allait jusqu'à Couëron en vélo, on s'entraînait, on faisait notre cross... À mon époque, c'était junior, on devait faire cinq ou six kilomètres de cross, quand même, pas facile ! Et puis après, ben, on se nettoyait sommairement, puis on reprenait notre vélo et on revenait au Moulin-à-l'Huile. Voyez.

CL : Parce qu'il y avait pas de terrain d'entraînement à Rezé, en fait ?

JCJ : Ah si, si ! Mais c'était une compétition, ça, lorsqu'on allait en compétition. Y avait un grand cross à Couëron, qui existe toujours, d'ailleurs. Et voilà.

CL : Parce qu'il y avait pas forcément, à l'époque, ça se faisait pas, de faire des déplacements avec, en voiture, avec d'autres parents qui emmenaient ?

JCJ : Alors, non, en voiture, non. Très peu de gens avaient des voitures, d'une part. Et puis ensuite, le club payait un car, à ce moment-là, quand on allait assez loin. Mais tout ce qui était dans la région, on y allait en vélo.

CL : D'accord. Alors, est-ce que des fois, vous vous retrouviez avec d'autres copains du cross pour y aller ensemble, comment ça se passait ?

JCJ : Oh non, j'y allais avec mon frère. Alors, certains étaient peut-être amenés par leurs parents, je sais pas trop. Mais on était un certain nombre, enfin, moi, je me rappelle, on y allait en vélo, quoi.

CL : Vous, y avait une voiture, chez vous, quand même, ou... ?

JCJ : Alors, une voiture, assez tardivement. Je me rappelle plus à quel moment... Je devais bien avoir quinze ans, au moins, avant que mon père ait une voiture. Quand j'étais gamin, on allait voir la télé – on parlait de voisinage tout à l'heure – on allait voir la télé une fois de temps en temps. On allait voir un match de foot : mon père adorait le foot. On allait voir une fois de temps en temps, lorsque l'équipe de France jouait. Et puis, sinon, on allait voir, comment ça s'appelle... La Piste aux étoiles. Alors, y avait deux voisins qui avaient la télé, donc on allait (*Rire*) voir le foot chez un et on allait voir La Piste aux étoiles chez un autre. (*Rire*)

CL : C'étaient les télévisions avec des pièces dedans, là, c'était celles-là ou pas ?

JCJ : Ah non, non. C'était une télé, bah, je sais pas, c'était un grand meuble en bois avec un tout petit écran au milieu (*Rire*), et en noir et blanc, évidemment !

[0'22"14] – Formation et parcours professionnel

CL : On va parler un peu de transition. Ça a été quoi, votre parcours professionnel, enfin, du coup, déjà de formation ?

JCJ : Alors, j'ai eu une formation, lorsque je suis sorti de troisième, en fin de compte, j'avais tous les choix possibles. Y avait pas énormément, à l'époque, hein, c'était... Donc moi, j'ai choisi le technique, bêtement, parce que les copains le faisaient. J'avais vraiment pas une vocation technique. Ce qui fait que je me suis retrouvé en seconde, par exemple, avec un tas de matières nouvelles pour moi ; notamment de la physique-chimie, que mes condisciples avaient déjà travaillé depuis deux ans, en quatrième et troisième, pendant que je faisais gentiment de l'allemand, moi.

CL : (*Rire*)

JCJ : Donc, ce qui fait que j'ai découvert deux matières avec deux ans de retard par rapport aux autres. La technologie, moi, ça me disait vraiment rien. Lorsque j'étais allé en dessin technique, par exemple, bon, on nous parlait de bielle, de piston comme exemples pour nous faire comprendre. Moi, une bielle, un piston... je rentrais le soir et je prenais mon dictionnaire pour savoir ce que c'était qu'une bielle et un piston, quoi. Voilà, donc j'ai subi, je vais dire, des études techniques.

CL : Où ça ? C'était où ?

JCJ : Au lycée technique de Rezé. En fin de compte, j'avais opté aussi, parce que mon père, heu, mon frère était donc à l'ÉN de Savenay... ça coûtait cher, déjà...

CL : À... quoi ?

JCJ : À l'école normale.

CL : À l'école, ah d'accord.

JCJ : À l'école normale de Savenay. Et puis moi, j'ai opté, ben, pour celui qui venait de s'ouvrir tout près, quoi. (*Rire*) En fin de compte, je crois qu'il y avait ça, aussi !

CL : Oui, c'était plus pratique.

JCJ : Pratique pour tout le monde, oui. Sauf pour moi, en fait ! (*Rires*)

CL : Ben oui. Donc, pendant combien de temps vous avez fait ça ?

JCJ : Eh bien, j'ai fait ça... Donc, en principe, c'était trois ans ; moi, j'en ai fait quatre, parce que la fin de ma scolarité a coïncidé avec mai 68.

CL : Eh oui !

JCJ : Voilà. Donc, bon, faut dire aussi que j'étais pas un foudre de guerre en technique, hein. Bon, j'avais réussi quand même à rattraper un certain niveau, puis j'étais bon dans, très très bon, dans certaines matières, qui étaient pas forcément techniques, d'ailleurs (*Rire*) ! Et puis voilà, donc, j'ai fini par avoir un bac de technicien. Et après, un brevet de technicien, parce que la première où je l'ai passé, c'était pas un bac, c'était un brevet. Donc j'ai fait des études techniques, en fait.

CL : Et pour faire quoi après ?

JCJ : Alors, pour faire quoi après... Je suis rentré aux chantiers de Bretagne...

CL : Aux quoi ?

JCJ : Aux chantiers de Bretagne.

CL : Ah oui, bah oui, c'est vrai.

JCJ : C'était, heu... Alors, y avait plein d'activités, y avait activités navales, mais y avait aussi activités industrielles diverses, quoi. Et donc moi, je suis rentré comme dessinateur. Voilà. Et je suivais les cours du soir pour avoir mon diplôme de BTS.

CL : D'accord.

JCJ : J'ai suivi ça un certain moment, jusqu'au moment où je me suis rendu compte que je ne l'aurais jamais, et puis que le technique, c'était vraiment pas mon truc. Alors, ça s'est passé de la façon suivante : je faisais de l'animation, moi, depuis de très nombreuses années ; et puis, au lieu de partir en vacances, je suis parti faire une colonie de vacances. Et quand je suis rentré dans mon bureau, je me suis dit : « *Mais qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce que je fais là ?* » (*Rire*). Donc, comme j'étais censitaire, je suis parti à l'armée. Et en revenant, ben, j'ai passé un concours pour devenir instit', après avoir essayé de retrouver du travail vainement, et puis sans trop d'envie d'ailleurs ! (*Rire*) Voilà, donc j'ai changé complètement de métier.

CL : Et là, vous avez eu le concours d'instit', enfin, je sais pas comment ça s'appelait ?

JCJ : Alors, c'est-à-dire que non. Il aurait fallu que je fasse l'ÉN à mon époque. Donc, c'était le moment où il y avait beaucoup besoin d'instituteurs, puisque la démographie galopait, on va dire. Donc là, on a commencé... À l'inspection académique, ils ont pris des enfants d'enseignant, ils ont pris, enfin, des gens qui avaient le bac, bien sûr, des enfants d'enseignant. Et puis après, ils ont fait passer un concours de... de remplaçants, on va dire. Et donc moi, j'ai passé ce concours de remplaçants. Voilà.

CL : D'accord.

[0'25"43] – Fonction d'animateur Francas

CL : Alors, je voudrais quand même qu'on revienne en arrière, parce que vous m'avez dit : « J'ai fait beaucoup d'animation ».

JCJ : Oui.

CL : Mais parlez-moi de ça, un petit peu, quand même ! (*Rire*) Parce que, surtout que ça a visiblement, quand même, un petit peu d'influence sur...

JCJ : Ah bah oui, bien sûr ! C'est-à-dire que j'ai été colon longtemps. Après, je crois que je suis resté une année entre deux, quoi. Et puis, à seize ans et demi, j'ai commencé à faire un stage pour devenir animateur.

CL : Dans quel cadre ?

JCJ : Alors, comment ça s'appelait...

CL : C'était avec qui, c'était pas l'UFCV ?

JCJ : Non, c'était pas l'UFCV, c'était... Ben, c'était les Francas !

CL : Avec les Francas ?

JCJ : Avec les Francas, voilà.

CL : D'accord. Donc vous avez été formé où ça ? Ça se faisait où, la formation ?

JCJ : À La Pinelais ! *(Rire)* Je me suis retrouvé à La Pinelais.

CL : D'accord !

JCJ : En stage de formation. Alors, ça m'a fait bizarre de retrouver ce lieu qui me semblait immense, et qui en fin de compte, qui est pas si immense que ça ! *(Rire)*

CL : Oui ! Et une formation qui, c'est comme le Bafa aujourd'hui, en fait ?

JCJ : C'est le Bafa ! C'est le Bafa, en fait, voilà. On faisait une première partie, et puis l'année suivante une deuxième partie, je crois.

CL : Et ensuite, vous avez été animateur où ?

JCJ : Ah ben, j'étais animateur avec l'AEPR de Rezé. C'est l'AEPR qui organisait les centres de loisirs de Rezé, en fait.

CL : Ah oui, d'accord, vous étiez animateur en local. Vous alliez pas forcément en colo accompagner des colonies de vacances ?

JCJ : Non, c'étaient les gamins qui partaient à la journée, quoi.

CL : D'accord.

JCJ : Et donc, on allait à Brains.

CL : OK, d'accord.

JCJ : Où il y avait un centre, une amicale laïque, à Brains, qui nous laissait le terrain et puis la salle. Voilà.

CL : D'accord.

JCJ : Et donc, je faisais ça, eh ben... La première année, j'ai fait un mois ; et dès la deuxième année, mes deux mois de vacances. En fin de compte, j'avais pas de vacances : j'étais animateur pendant les deux mois.

CL : D'accord. Mais sauf que c'est là que ça, vous faisiez ce que vous... Et alors, vous avez continué à faire ça, instituteur ?

JCJ : Alors, j'ai... oui, j'ai continué. J'ai fait ça, c'est-à-dire que... dès que j'étais instit', oui.

CL : D'accord.

JCJ : Mais du coup, j'étais directeur. *(Rire)*

CL : Alors, ça veut dire que vous n'aviez jamais de vacances, alors ?

JCJ : Eh ben, effectivement, c'est ce que je dis à mes enfants quand ils se plaignent *(Rire)* ! Je leur dis que moi, dès la seconde, à partir de la seconde, je devais avoir, bon, quinze-seize ans, hein, la seconde ? Je me rappelle plus exactement.

CL : Oui, c'est ça, à peu près.

JCJ : Eh bien, j'ai jamais eu de vacances avant de me marier.

CL : D'accord. Vous avez arrêté l'animation quand ?

JCJ : Ah, j'ai arrêté tard, je devais avoir vingt-huit ans, aussi. Un peu comme le cross, je crois bien. *(Rire)*

CL : Oui. C'est-à-dire qu'en fait, vous avez quand même été à un moment donné animateur et instituteur pendant quelques années ? Parce que vous avez été instituteur à quel âge, en fait ? Et en quelle année ?

JCJ : Alors, à vingt-deux ans ou vingt-trois ans. J'ai commencé en soixante heu... que je dise pas de bêtise, soixante-douze.

[0'28"05] – Parcours d'instituteur

CL : Vous avez été nommé où, du coup ?

JCJ : Alors, au début, quand on est remplaçant, ben on fait des remplacements. Donc, vu ma formation technique, ils m'avaient repéré, ils m'ont mis dans des classes – alors, je sais pas comment ça s'appelle maintenant, hein –, ça s'appelait des classes pratiques, ou des CPPN [*Classe Pré-professionnelle de Niveau – Note du Retranscripteur*], après, ça s'est appelé. Donc c'était, on recevait dans ces classes-là des enfants, soit qui n'avaient pas le niveau pour aller dans le cursus normal, ou des enfants qui avaient quitté le cursus pour se retrouver dans ces classes-là. Donc il y avait, on appelait ça « *sixième trois* », « *cinquième trois* », et puis après quatrième de... la quatrième, c'était le CPPN, ou classe pratique, voilà. En attendant que les gamins aient seize ans, pour s'orienter, en fait.

CL : D'accord, donc vous étiez instituteur en collège, au départ, du coup ?

JCJ : Exactement.

CL : OK. Et ensuite ?

JCJ : Et ensuite, eh bien, il fallait que j'opte. Soit que je reste instituteur, ou que je devienne PEGC.

CL : Professeur.

JCJ : Voilà, professeur. Mais professeur, il fallait aller au Mans. Et moi, j'avais déjà mon fils, qui était handicapé, donc qui avait des problèmes. Donc, je pouvais pas me permettre de partir. Donc, ben, j'ai opté, sans regret d'ailleurs, pour rester instituteur, quoi. Ça m'a fait drôle, par contre, de passer des enfants de seize ans, j'ai quitté des enfants de seize ans pour aller dans une classe où il y avait des enfants de CP, donc six ans. C'est pas tout à fait la même chose ! (Rire)

CL : En étant muté sur le territoire ici, ou... ?

JCJ : Eh ben, c'est-à-dire que bon, on avait des nominations, quoi, et puis il fallait... À l'époque, je refusais pas de poste, hein ! (Rire) Fallait bien manger, donc voilà.

CL : Vous avez été où, du coup ?

JCJ : Alors, je suis passé, ben, à Rezé. Ma première classe était à Rezé, en fait. J'ai fait qu'une seule année.

CL : À quelle école ?

JCJ : Ah ben, y avait deux écoles : y avait Ouche-Dinier 1, Ouche-Dinier 2. Donc, j'ai commencé à Ouche-Dinier 2, je pense, et j'ai terminé à Ouche-Dinier 1 après. Ou l'inverse, je sais plus exactement. Voilà.

CL : D'accord, donc toute votre vie, vous avez été anim... heu, vous avez été instituteur à Ouche-Dinier ?

JCJ : Ah, pas du tout.

CL : Ah non !

JCJ : J'ai été une seule année, c'est ma première année. Et ensuite, alors, qu'est-ce que j'ai fait, ben, j'ai dû aller, heu... Alors, je suis allé deux années à Bouaye. Et ensuite, j'ai voulu me rapprocher. Et puis donc, quand on est instituteur, ben, on fait des vœux. Donc moi, j'ai pris un crayon, heu, un compas. J'ai fait un cercle, je voulais pas m'éloigner, à cause de mon fils, je voulais pas aller trop loin. Et puis j'ai demandé toutes les écoles. Et puis, la vingt-sixième, bien sûr, c'est celle que j'ai eue. (Rire) La dernière de la liste ! Et ça tombait très bien.

CL : C'était où ?

JCJ : C'était la Croix-Jeannette, à Bouguenais. Pour moi, c'était super. Pour d'autres, ça aurait été une catastrophe, mais pour moi, c'était super.

CL : Pourquoi c'était une catastrophe ?

JCJ : Eh bien, parce qu'on travaillait en équipe. Réellement en équipe. C'est-à-dire que, on n'avait pas sa classe à soi. On avait un groupe au départ, bien sûr, dans la journée ; mais ensuite, les enfants étaient

ventilés suivant leur âge, voilà. Donc on avait des, ce qu'on appelle des groupes de niveau. Par exemple, on avait des CP-CE1, et on avait CE2-CM1-CM2. Donc chaque instit'...

CL : Ce qui est vanté aujourd'hui comme, aujourd'hui pédagogiquement, il paraît que c'est vraiment ce qui est super.

JCJ : Oui, mais nous on faisait ça... il y a très très longtemps !

CL : Intuitivement ?

JCJ : Donc moi, je suis arrivé, ben, un peu comme un cheveu sur la soupe dans cette école qui venait juste d'ouvrir. Et puis, je me suis épanoui, parce qu'évidemment, ça me rappelait aussi mes périodes d'animation. Parce que, à l'école... publique, et à l'école privée je suppose aussi, c'était une classe à maître. Alors que moi, en animation, c'est pas ça. C'est des activités, y a un directeur, y a des échanges pédagogiques, qu'il y avait pas forcément à l'école, au moins à cette époque-là. Voilà. Donc c'était innovant, on va dire.

CL : Et vous avez fait toute votre carrière, du coup, après, à la Croix-Jeannette ?

JCJ : Alors, j'ai perdu mon poste une année, en fait (*Rire*). Et je l'ai retrouvé dès l'année suivante. Donc, j'ai fait toute ma carrière après à la Croix-Jeannette. Voilà.

CL : D'accord, d'accord. OK. Jusqu'à la retraite.

JCJ : Jusqu'à la retraite, oui.

[0'31"49] – Installation du foyer dans le bourg

CL : Vous vous mariez... à quel moment, du coup, vous quittez le foyer familial pour fonder votre propre foyer ?

JCJ : Ben voilà, c'est en 72, donc, aussi (*Rire*). En 72, donc, je me suis marié, et puis on est retournés vivre tout près de l'endroit où je suis né, en fait. (*Rire*)

CL : C'est le hasard ?

JCJ : Heu, oui, oui, c'est le hasard. C'est le hasard, oui. Après, le hasard, peut-être pas tout à fait, parce que, en fin de compte, c'est une amie... Une amie, une dame que mes parents connaissaient... Alors, est-ce que ça s'est fait comme ça, je m'en rappelle plus exactement. Enfin, je sais que c'était une dame que mes parents connaissaient bien, qui louait.

CL : C'était pour louer, là ?

JCJ : Ah oui, on louait, là. On louait, oui.

CL : Alors c'était une petite maison, c'était un appartement ?

JCJ : C'était une petite maison, oui, qui avait été bombardée pendant la guerre, d'ailleurs. (*Rire*)

CL : D'accord, et reconstruite après ?

JCJ : Et reconstruite après. Et en fin de compte, elle touchait la maison de ma tante, en fait.

CL : OK, donc vous vous retrouviez en famille !

JCJ : Voilà, eh oui ! (*Rire*)

CL : Non mais c'est vrai, vous restiez dans le quartier...

JCJ : Alors, sauf que ma tante était déjà partie, à l'époque. Mais c'était quand même la maison d'à côté.

CL : D'accord, OK.

JCJ : Voilà, donc j'ai retrouvé le quartier de ma prime enfance, si on peut dire. (*Rire*)

CL : Parce que votre femme, elle, elle venait d'où ? Elle venait de Rezé ?

JCJ : Elle venait de Saint-Herblain, en fait. (*Rire*) On s'est connu en faisant des centres de loisirs, voilà.

CL : Vous habitez à ce moment-là, là, les premières, vos premières années ?

JCJ : Oui, cinq ans.

CL : Comment ?

JCJ : Cinq ans.

CL : Et ensuite ?

JCJ : Et ensuite, ben, on a acheté cette maison ici.

CL : Alors, comment ça s'est passé ?

JCJ : Ah, heu... Ben, déjà, on en avait marre d'être en location. Et puis la maison était humide, donc ça nous plaisait pas beaucoup. Puis dès qu'on a pu, on a acheté celle-ci, quoi.

CL : Et vous vouliez vraiment habiter le bourg, ou ça s'est fait...

JCJ : Non, pas du tout, on a, comme tout le monde, on a fait le tour des agences, on s'est baladé, on en a visité plein. Et puis ma femme est arrivée dans cette maison, elle a dit : « *C'est celle-ci.* » Voilà !

CL : D'accord.

JCJ : Et puis donc, en plus, elle était pas trop chère. Enfin, elle était dans nos prix (*Rire*), évidemment ! Et puis voilà, on s'est installés ici.

CL : D'accord. Et jusqu'à aujourd'hui encore.

JCJ : Jusqu'à aujourd'hui, et puis je pense que... ça va durer, je pense ! (*Rire*)

CL : Donc, du coup, là, on est bien dans le vieux bourg.

JCJ : Oui.

CL : Ça veut dire, attendez parce que vous me disiez que vous travailliez à Bouguenais, et vous habitez dans le vieux bourg.

JCJ : Oui.

CL : À l'époque, c'était la voiture, c'était comment, le moyen de déplacement ?

JCJ : Ah, y a tout eu ! Y a eu la voiture, quand elle voulait bien marcher. Y a eu le vélo. Pendant un moment, j'ai eu la période mobylette, aussi, voilà. Parce que quand ma femme a commencé à travailler, ben, elle avait besoin d'une voiture, plus que moi. Voilà !

CL : Et du coup ?

JCJ : J'ai eu la voiture au début, lorsque c'est moi qui amenais le petit à la nourrice. Mais ensuite, ben, c'est ma femme qui avait la voiture. Jusqu'au moment où on en a eu deux. Voilà, c'était plus simple après.

CL : Parce que les transports en commun étaient pas forcément...

JCJ : Ah, pour aller à Bouguenais, non, c'était pas... Bouguenais, c'était vraiment la campagne, encore, hein. C'est pas ce qu'on connaît maintenant, hein. (*Rire*)

CL : D'accord ! Vous empruntiez quelle route ?

JCJ : Alors, j'empruntais... ben, la route de Pornic, parce qu'on pouvait y accéder directement, à cette époque-là. La route en face d'où j'habite maintenant était en double sens. Donc on récupérait la voie rapide, et puis on allait directement à Bouguenais.

CL : D'accord, OK.

JCJ : Voilà. Et pour tous les échangeurs, y avait pas le pont de Cheviré, évidemment, c'était... On longeait la campagne jusqu'à Bouguenais, en fait.

CL : Donc c'était la campagne ? C'est-à-dire, cette route de Pornic, elle était entourée de quoi ? C'étaient des champs, c'était quoi ?

JCJ : Alors, heu... non, la zone industrielle avait déjà commencé à pousser un petit peu. Mais elle n'était pas aussi étendue. Et puis après, y avait la centrale de Cheviré, qui existait encore. Mais autour, y avait que des champs, c'était une plaine inondée les... comment dire, toute la période hivernale, en fait.

CL : Un peu marécageux, quoi ?

JCJ : Oui, tout à fait.

CL : Oui, c'est-à-dire qu'il y avait des fermes ?

JCJ : Ah non, non, c'était plein, c'était inondé le...

CL : Mais autour, je veux dire, est-ce que ces terrains étaient quand même cultivés l'été ?

JCJ : Ah non, c'étaient des prairies. Des prairies.

CL : Ils y mettaient pas de vaches l'été ?

JCJ : Non. Puis y avait une fois par an un concours de, comment... Y avait un hippodrome. Ils faisaient un hippodrome.

CL : D'accord !

JCJ : Oui, oui. Pendant longtemps, Bouguenais avait sa course une fois par an.

CL : Et vous y alliez ?

JCJ : J'y suis allé une fois quand j'étais tout petit. Tout petit. Mais sinon, non, j'y suis pas allé.

CL : Pareil, comme tout à l'heure, alors... Ah oui, si, quand même, cette maison-là, vous avez dû la... vous l'avez achetée toute faite ?

JCJ : Oui.

CL : Ça veut dire que vous l'avez rénovée, vous avez...

JCJ : C'est-à-dire qu'au début, elle était très bien, y avait rien à faire. Bon, rapidement, dans une vieille maison, on s'aperçoit qu'il y a plein de choses à faire, que les tuyaux sont... ben, fuient un peu, rapidement ; que l'électricité, c'est une véritable catastrophe, c'était très dangereux. Donc j'ai fait des petits travaux par moi-même, au début. Et puis ensuite, ben, on rénove, quoi.

CL : Oui.

JCJ : Y avait des magnifiques plafonds en bois. C'est très joli, mais on entend tout ce qui se passe (*Rire*) dans la pièce au-dessus ! Et vice-versa, quoi. Donc j'ai fait d'énormes travaux, en fait. Avant, c'était beaucoup plus ou vieux que ça ! La maison, elle date de... pff, je sais même pas de quand. Mais j'ai des photos de 1900 : c'est une petite maison basse.

CL : Ah oui, d'accord.

JCJ : Elle a été rehaussée pendant la guerre. Parce que, comme j'ai gratté les peintures, je sais : les peintres marquaient sur le bois et c'est marqué, alors je sais plus, 1943, je crois, un truc comme ça. Ou 42, je sais plus. Donc ça a été rehaussé. Donc elle a été refaite entièrement, cette maison, quoi.

[0'37"10] – Vie sociale d'adulte

CL : Alors, même question que quand vous étiez adulte, parce que... On reviendra sur la vie du quartier après, hein, dans une autre partie ; là, vraiment, c'est sur votre... Heu, bon, les transports. Y a aussi, eh ben justement, vous aviez encore des loisirs ? Le cross, c'est terminé, hein, quasiment ?

JCJ : Ah ben, oui... Enfin, terminé, j'ai fait du cross, après j'ai fait du foot. Pendant un moment, j'ai fait du foot et du tennis. Et ensuite, j'ai terminé, j'ai fait du tennis, quoi, pendant... Ben, j'ai dû arrêter, je devais avoir cinquante et quelques années, quoi.

CL : Où ça, du coup, pareil ?

JCJ : Alors, à Bouguenais, du coup ! *(Rire)*

CL : **Finalement, vous aviez une vie plutôt bouguenaisienne, vous ?**

JCJ : Ah ben, tout à fait ! Pour moi, Rezé, je venais y dormir, quoi, en fait.

CL : **D'accord. Comment ça se fait, ça ?**

JCJ : Eh ben, parce que notre école sollicitait un engagement important, en fait. On passait beaucoup, beaucoup de temps – trop, d'ailleurs – à l'école. Mais bon... quand on a un projet qui nous tient à cœur, c'est vrai qu'on se donne à fond, quoi, hein !

CL : **Ce qui fait que vous avez, du coup... Votre vie sociale, elle s'est faite pas mal à Bouguenais ?**

JCJ : Tout à fait.

CL : **Et vous avez quand même... vous vous êtes fait des amis à Rezé ?**

JCJ : Heu... non. Quand je réfléchis bien, non, pas beaucoup. J'avais des amis que j'ai eus quand j'étais ado, par exemple... J'ai gardé contact avec aussi des gens que j'ai connus en animation. J'ai été au conseil d'administration de l'Office des loisirs de jeunes à cette époque-là ; donc là aussi, j'ai gardé des contacts. Mais peu, en fait ! Non, non, c'est vrai que ma vie se passait à Bouguenais, oui. Tout à fait.

[0'38"41] – Les vacances en camping-car

CL : **Vous partiez en vacances, un peu ?**

JCJ : *(Rire)* Oui, on partait en vacances, oui. Je suis parti en vacances dans les Cévennes, par exemple. Où est-ce que je suis parti... J'ai dû faire un voyage en Roumanie ; mais ça, grâce à mon frère.

CL : **Pourquoi ?**

JCJ : Parce que lui était élu. Donc c'est lui qui a lancé le jumelage entre la ville d'Arad, en Roumanie, et puis Rezé. Alors, mon frère était élu. Donc, en fin de compte, on est partis avec lui faire un voyage... touristique, tout simplement. Et ça s'est transformé un petit peu en voyage un peu officiel, quoi. Parce que lui, c'était un officiel de fait, quoi. Ils l'avaient reçu comme officiel, donc on s'est fait recevoir aussi un peu d'une manière officielle. Il a fallu après qu'on parte avec des amis faire le tour de la Roumanie pour qu'on soit un petit peu... touristes lambda, quoi, je dirais ! *(Rire)*

CL : **Ah oui, d'accord. Et ça s'est... après, vous avez continué, vous, le jumelage ?**

JCJ : Heu, non, non. Non, après... Ah si ! On a, j'ai reçu ensuite des personnes, enfin, des Roumains, qui venaient, pendant quelques années.

CL : **Ah oui, quand même.**

JCJ : Mais du coup, je suis pas, je suis jamais retourné là-bas. Non.

CL : **D'accord.**

JCJ : Puis après, les vacances, c'était beaucoup la Bretagne.

CL : **Oui, alors, quel coin ?**

JCJ : Alors, ça s'appelle la lande de Saint-Tugen, sur la commune d'Esquibien. C'est près d'Audierne, en fait. Non, puis, en plus, c'était une vie de nomade, quoi. On était, on restait un mois là-bas, pratiquement, ou quatre semaines, au moins...

CL : **Vous logiez comment ?**

JCJ : Eh bien, on avait une tente. *(Rire)* On avait une tente, et puis... Alors, une tente au départ, et un camping-car ensuite.

CL : **D'accord, en quelle année le camping-car ?**

JCJ : Alors, c'était l'année de la Roumanie, j'ai eu mon premier camping-car... Enfin, camping-car, entendons-nous : c'était une estafette aménagée, que j'ai réaménagée moi-même. C'était une estafette qui avait vingt, une vingtaine d'années, donc c'était vraiment... C'était à voir, quoi, vraiment ! *(Rire)* Ça n'a rien à voir avec un camping-car, en fait.

CL : C'est vrai ?

JCJ : Ah ben, non ! Quand on entend camping-car maintenant, on voit un truc avec une cellule... Non, là, y avait le strict minimum ! Et puis une estafette, je sais pas si vous voyez ce que c'est, c'est une toute petite fourgonnette Renault...

CL : Oui, c'est pour dormir, quoi.

JCJ : Oui, c'était pour dormir, oui. Mais j'avais aussi une tente dedans. C'est-à-dire que le camping-car nous servait que quand vraiment il faisait trop mauvais temps ; et en Bretagne, ça arrive ! Mais autrement, c'était la tente, hein. Et ça a été longtemps la tente, en fait.

CL : D'accord, et même les enfants devaient, pouvaient aussi dormir... ?

JCJ : Ah ben oui. Alors, les enfants dormaient dans notre tente au début ; après, ils ont eu leur tente. Mais aussi, on avait des... lorsqu'on a voyagé, on a fait plusieurs voyages en Hollande avec eux, en Belgique, Hollande, on avait des hamacs qui se démontaient ! *(Rire)*

CL : OK, qui se mettaient dans le camping-car ?

JCJ : Dans le camping-car, oui.

CL : OK. Et vous avez changé de camping-car au fur et à mesure ?

JCJ : Ben, le premier, il a... Le premier, ben, il était bien âgé quand même, il était temps de faire quelque chose ! Et puis, il était pas très fonctionnel. Le Trafic, ben, je l'ai entièrement aménagé, donc il était très bien. Et puis, heu... il a eu un accident, voilà, tout simplement, un accident. Et puis donc, j'ai racheté celui-là après.

CL : Et vous l'avez refait aussi ?

JCJ : Oui, oui. Donc j'en ai eu trois, en fait.

CL : OK. Et celui-là, le dernier, vous l'avez eu quand ?

JCJ : En 99, celui-là.

CL : Oh, c'est un jeune ! C'est un petit jeune !

JCJ : Oh oui, c'est un jeune *(Rire)*, on peut dire !

[0'41"46] – L'école des enfants

CL : Oui, et alors, voilà, du coup, l'autre question, c'était vos... l'école. Vous, vous avez été à l'école publique. Et où vos enfants... alors, votre fils... c'est votre aîné qui est musicien, ou c'est...

JCJ : Non, c'est le fils aîné qui est handicapé.

CL : D'accord. Donc votre fils... le fils cadet, où est-ce qu'il a été à l'école ?

JCJ : Alors, d'abord, c'est... J'ai eu un premier fils, donc, et même une fille après. Donc ma fille a fait la maternelle ici, à Rezé, et ensuite, pour plus de commodité, elle est venue à l'école avec moi. Donc je l'amenais avec moi, c'était plus simple ; parce que ma femme, elle était éducatrice, donc elle avait des horaires pas possibles. Donc moi, je pouvais pas être à l'attendre à l'école à Rezé et puis laisser sortir mes élèves au même moment. Donc elle est venue avec moi à l'école. Et mon jeune fils a fait, lui, toute sa scolarité dans la même école que moi, à Bouguenais, en fait.

CL : D'accord. Donc c'est vraiment... toute votre vie est à Bouguenais ! *(Rire)*

JCJ : Ah ben oui, oui ! Mais toute leur vie aussi à eux, les pauvres malheureux ! Parce que, effectivement, moi, je vais de bonne heure le matin. Donc à huit heures, ils étaient là-bas, et puis des fois, ben, quand nos réunions duraient un peu trop longtemps, ils y étaient aussi. *(Rire)*

CL : C'est ça !

JCJ : Mais y avait des avantages, quand même, à l'école. Alors, d'abord, ben, ma fille, très vite, a... s'est fait des copains. Donc elle me disait : « *Je vais chez untel, chez untel, autour.* » Et puis voilà. C'était très bien !

[0'43"03] – Vie de quartier du Bourg

CL : Vous vivez dans le vieux bourg depuis 1978. À quoi ressemblait, déjà, votre quartier quand vous y êtes arrivé ?

JCJ : Ben, il a pas vraiment changé. Il a pas vraiment changé. Ce qui a changé, c'est ma vie ! C'est-à-dire que je passais comme j'ai dit toute ma vie à l'école, à peu de choses près, y compris (*Rire*) une partie de mes loisirs. Et donc, ma femme était bien intégrée dans le quartier, alors que moi, je l'étais assez peu, en fait, hein. Je l'étais assez peu, en fait.

CL : Oui. Alors, quand même, cette vie de quartier – au moins à travers la vie qu'avait votre femme, puisque vous, vous n'étiez pas souvent là –, à quoi elle ressemblait quand vous êtes arrivé ? Est-ce qu'il y avait déjà des gens, les gens se parlaient entre eux, est-ce que...

JCJ : Oui, oui. Ben, déjà, la situation géographique, hein, une petite place comme ça : lorsqu'on sort, on tombe forcément sur quelqu'un. Donc, on a eu d'abord des relations de voisinage proche, avec la voisine d'à côté. Ensuite, ben, ça gagne progressivement, quoi. Les gens s'approprient, comme on dit. Donc on commence à discuter avec l'un, avec l'autre et puis, ben, assez rapidement, on a commencé, ben, à fêter les nouvelles voitures, les enfants, les diplômes, et cætera. Jusqu'à faire une fête... une fête de village, quoi, si on peut dire. On se réunissait pour manger ; on le fait toujours, d'ailleurs.

CL : C'est-à-dire ? Une fois par an, y avait un moment...

JCJ : Alors, au début, ça a commencé entre familles. Après, ça s'est élargi. Jusqu'au moment où on s'est dit, ben, ce serait bien de faire participer tout le quartier. Donc c'est comme ça que la fête est née.

CL : Et alors cette fête, elle est à quel moment ?

JCJ : Elle est en juin, généralement. En juin. Et ensuite, la municipalité a fait la fête des couleurs, donc... Mais nous, on avait commencé bien avant, en fait. Et je pense que dans d'autres quartiers, ça se faisait aussi, quoi. Alors, la petite place, ben, évidemment, permet une communication bien plus aisée, quoi, hein. Lorsqu'on sort, on tombe forcément sur quelqu'un, quoi. Donc on discute ! (*Rire*)

CL : Et alors, parce que, quand vous êtes arrivés, y avait, vous étiez beaucoup de jeunes couples à vous installer, ou est-ce qu'il y avait déjà un mélange de générations ? Est-ce qu'il y avait des anciens de Rezé qui étaient là aussi ?

JCJ : Alors, oui, y avait des anciens, effectivement. Et on était effectivement au moins trois familles, alors, pas arrivées tout à fait au même moment... Quatre, même, quatre familles, à peu près du même âge, et avec des enfants du même âge aussi. Ce qui fait qu'automatiquement, ben, ça a... le lien est (*Rire*) rapidement fait, quoi.

CL : Ça accélère ?

JCJ : Ça accélère, oui. Les enfants sont des accélérateurs de rencontres ! (*Rire*)

CL : Oui, voilà, c'est ça. C'est vrai que c'est bien quand il y a un mélange et puis qu'on est plusieurs de la même génération à arriver.

JCJ : Voilà. Voilà, oui.

CL : Donc, il y a ces fêtes-là, qui se font, qui ont lieu.

JCJ : Alors maintenant, elles sont intergénérationnelles, si je puis dire. Alors que les anciens, bon, on se disait bonjour comme ça, mais on n'avait pas vraiment de... de contact étroit, je dirais, hein. Alors qu'on s'invitait entre voisins très proches et du même âge.

CL : D'accord, alors qu'aujourd'hui, vous diriez que les anciens, c'est-à-dire vous...

JCJ : Oui, voilà ! On a vieilli avec notre quartier !

CL : Mais vous, mais les jeunes...

JCJ : Mais par contre, on accueille vraiment les jeunes, ils se sentent... Il y a beaucoup de gens qui ont quitté le quartier par obligation, et qui étaient un peu malheureux, parce qu'ils seraient bien restés. Et tous ceux qui viennent, généralement, on les accueille. Hein, on les accueille, on les invite à la fête, et cætera.

CL : Comment vous faites, justement, comment ça se passe ? Comment est-ce que vous intégrez les nouveaux habitants ?

JCJ : Alors... Ben, déjà, lorsqu'ils arrivent, ben, on va vers eux, on discute avec eux, quoi, hein. Tous les jeunes couples qui s'installent, on discute avec eux, quoi.

CL : D'accord, oui.

JCJ : Et ça se fait très naturellement.

CL : D'accord.

JCJ : Et donc maintenant, les... Alors, le temps a passé. Nous qui sommes arrivés jeunes, (*Rire*) on fait partie des beaucoup moins jeunes ! Et donc, il y a des... tranches d'âge, si je puis dire. Moi, j'ai 67 ans ; y a des jeunes encore, pour moi, qui ont 45 ans ; mais y en a d'autres qui viennent d'arriver, qui en ont, qui ont une petite trentaine, quoi.

CL : Oui.

JCJ : Donc il y a beaucoup de jeunes qui ont une trentaine, maintenant, et qui s'installent. Et puis qui font des enfants, évidemment. Alors, là aussi, ben, c'est (*Rire*), c'est un lien supplémentaire !

CL : Exactement.

JCJ : Et y a des gens très anciens, par contre, qui sont heureux aussi de voir... ben, de voir les petits, quoi. Bien sûr. Moi, je sais, par exemple, donc je suis instituteur, ma femme éducatrice, et puis on est à la retraite tous les deux. On s'est lié d'amitié avec des jeunes couples. Quand ils ont un problème, ben ils nous confient les gamins, par exemple. Ou alors on va les garder chez eux.

CL : Ah, c'est super, ça.

JCJ : Hein, voilà. Donc on... Alors, comme je suis instit', en plus, quand y a des petits problèmes avec l'un et l'autre, on vient me solliciter, ou alors on me l'envoie un petit peu, pour voir où il en est, quoi ! (*Rire*) Mais ça, c'est sympa, ça.

CL : Oui, carrément, c'est super !

JCJ : C'est la vraie vie, quoi !

CL : Oui, carrément. Alors, la vie du quartier, c'est donc la vie entre voisins. Est-ce que le quartier, sinon, après, côté commerces, est-ce qu'il y a des choses qui ont changé ? Est-ce que vous faites vos courses au même endroit où vous les faisiez quand vous êtes arrivés en 78, par exemple ?

JCJ : Heu, y a une chose qui a changé, c'est : on avait une boulangerie au coin de la rue, qui n'est plus là. Y en avait une en face du Corbusier, bon, qui a changé de propriétaire mais qui, elle, est toujours là. Par contre, ben, à part des cafés, y a plus rien, quoi. Y avait aussi une boucherie-charcuterie, qui était quand même bien pratique quand on était pressés. Par contre, on a toujours eu le Leclerc à côté, quoi. Donc ce qui fait que (*Rire*) on va beaucoup au Leclerc, comme tout le monde, quoi.

CL : Oui. Mais c'est les commerces de proximité qui sont partis ?

JCJ : Y a qu'au Château de Rezé où il y a encore des commerces de proximité, quoi.

CL : Oui, c'est ça.

JCJ : Voilà. Alors que moi, j'ai connu Rezé, où y en avait dans chaque petit quartier. Même des petits commerces d'alimentation. Moi, j'habitais au Moulin-à-l'Huile : en réfléchissant rapidement, je vois au moins six dans un rayon d'un kilomètre carré, hein ! Chaque petit coin avait sa petite épicerie.

CL : Oui. Et ça, c'est quelque chose que vous avez vu disparaître ?

JCJ : Ah, bien sûr, oui. Les unes après les autres. Les plus grandes et les plus modernes sont restées un peu plus longtemps, mais toutes les autres sont parties, quoi. Elles ont fermé les unes après les autres. Y en avait partout, quoi.

CL : Oui. Et ça, du coup, ça change un peu quand même... Enfin, est-ce que dans le bourg, du coup, ça a changé, vous, votre façon un peu d'habiter le bourg, le fait que les commerces disparaissent ?

JCJ : Non, pas spécialement. Pas spécialement, quand même. Parce que bon, lorsqu'on est arrivés, y avait déjà presque plus de commerces, quoi. À part la boucherie et la boulangerie dont je vous parle, y avait déjà plus rien.

CL : Leclerc était déjà installé ?

JCJ : Voilà, voilà.

[0'49"11] – Militant de l'amicale laïque

CL : Est-ce que vous faisiez partie, le temps de votre vie d'adulte, d'associations, de mouvements syndical, politique... ?

JCJ : Euh... non. Non, j'ai pas, j'ai jamais... Ben, du fait de notre fils, c'est vrai que c'était pas facile, hein !

CL : Et votre travail !

JCJ : Et mon travail aussi, oui. Oh, j'ai envie de dire : j'étais militant de l'école laïque, on va dire, et publique. En fin de compte, pour moi, ça se mélange, quoi. Tout ce que j'ai vécu dans l'école où j'ai travaillé, c'était vraiment un mélange, parce qu'on a fait quand même beaucoup de choses, quoi. Beaucoup de choses, des réunions...

CL : Oh oui, un investissement ?

JCJ : Ah tout à fait, oui. Bah, c'est-à-dire, ça concernait l'école, bien sûr, mais enfin, on fait des réunions pour *[incompréhensible]*, des réunions avec les parents, enfin, énormément, quoi. On a largement dépassé le cadre de l'école.

CL : Oui, oui.

JCJ : Enfin, par rapport à ce que faisaient d'autres collègues, quoi, tout à fait, hein.

CL : Bien sûr.

JCJ : Mais bon, c'est vrai que... on s'est donné à fond dans cette école, quoi. Et ça nous a tenu lieu de... de militantisme ! *(Rire)*

[0'50"07] – Office de loisirs de jeunesse

CL : Du coup, vous n'avez pas fait partie, non plus, de centres socio-culturel... ?

JCJ : Non. Alors, dans les premières années, je veux dire dans les dix premières années, je faisais partie donc de l'Office des loisirs de Rezé, enfin qui a eu plusieurs noms. J'ai été directeur de centre de loisirs à l'époque, j'ai été au conseil d'administration. Et puis bon, on a animé des clubs aussi pendant un petit moment, quoi.

CL : Ça, c'est des choses, l'Office de loisirs de Rezé, ça existe toujours aujourd'hui ?

JCJ : Oui, ça... oh, je sais plus comment ça s'appelle maintenant, ça... Je connais plus son nom, le nom actuel. Y a eu, ça s'est appelé l'OLJ, je me rappelle plus tous les vocables. Enfin, y a eu au moins trois changements. Enfin, moi, j'ai connu vraiment le premier. J'ai connu le premier animateur professionnel de Rezé, qui a été à l'école avec moi, d'ailleurs.

CL : D'accord. Vous vous souvenez dans quel contexte ça a été créé, cet Office de loisirs, pourquoi ça a été créé ?

JCJ : Ben, il me semble que c'est venu avec la première municipalité Plancher, en 71, je crois.

CL : D'accord.

JCJ : Mais c'est aux alentours de 71, il me semble.

CL : Avec quelle idée, pourquoi ?

JCJ : Parce qu'avant, c'était l'amicale laïque de l'AEPR qui organisait ça, en fait. Je pense que la mairie a créé une structure... alors, est-ce que c'était municipal, est-ce que c'était paramunicipal, je sais plus exactement, hein.

CL : D'accord.

JCJ : Mais voilà, donc, c'est la municipalité qui a pris ça en compte, si j'ose dire. Alors, est-ce que l'AEPR voulait continuer aussi ? En principe, c'est pas elle qui aurait dû organiser ce genre de choses, quand on réfléchit bien. Bon, c'était la seule structure qui était capable de le faire, à l'époque, je pense. Et puis, aussi, ben, c'est venu avec la professionnalisation ; parce qu'avant, des directeurs, formations de directeurs, y en avait pas ! Les directeurs, c'étaient des instituteurs. Ça continuait aussi, hein ! Bien sûr. Moi, je me souviens, à l'Office de loisirs, pratiquement tous les directeurs, à mon époque au moins, étaient tous des profs ou des instit's. Et on a vu arriver les premiers animateurs professionnels, quoi.

CL : Et du coup, vous, vous avez connu d'abord, vous avez d'abord été animateur à l'AEPR...

JCJ : Oui.

CL : ... puis vous avez connu le changement de...

JCJ : Oui, mais enfin, sans... comment dire, sans voir réellement le changement, quoi, hein. Moi, je peux pas dire, je sais qu'il y a eu le changement. Dans quelles circonstances ? J'ai pas suivi effectivement.

CL : Et en termes de lien de subordination, c'était transparent pour vous ? Parce que, du coup, vous n'aviez pas affaire au même cadre, du coup ?

JCJ : Oui... non, ça ne m'a pas posé de problème, ça s'est fait (*Rire*) assez naturellement, je crois !

CL : Avec les mêmes personnes... Et vous avez été formé, du coup, par contre, pour être directeur ? Ou c'est parce que...

JCJ : Ah, après. Après, oui, j'ai été formé comme directeur, j'ai fait un stage directeur, oui.

CL : Par les Francas ?

JCJ : Par les Francas, aussi. En deux parties, aussi. Y avait un premier stage, on fait une expérience prof... enfin, professionnelle, sur le terrain, je dirais. Et l'année d'après, on a un autre stage, et puis... Et puis on est diplômé après, quoi, voilà.

CL : Alors, c'était forcément... l'interlocuteur, c'était forcément les Francas, ou c'était votre choix à vous, ou c'était le choix de la municipalité ? Ou ça aurait pu être l'UFCV, justement ?

JCJ : Heu, je crois que la municipalité avait passé des accords avec les Francas, il me semble, hein. Parce que l'UFCV, au moins par chez nous, fournissait plutôt les patronages, quoi, hein. C'est-à-dire faisait la formation des... alors, est-ce que c'est l'école privée, je saurais pas trop dire, hein, en fait. (*Rire*)

CL : Vous vous souvenez pas à l'époque ? Non, mais, c'est pour savoir, si vous vous souvenez de ça, c'est intéressant !

JCJ : Je sais pas. On sait très bien que certaines municipalités dans le coin, dès qu'elles sont de droite, font appel à l'UFCV, dès qu'elles sont de gauche, font appel à... enfin, faisaient, du moins ! Je suis pas ça de très près maintenant, mais c'était tout à fait ça, hein !

[0'53"41] – Regards sur Rezé

CL : Quel lien, du coup, vous, vous avez avec Rezé ? Et comment ce lien s'est – avec le reste, parce que Rezé, c'est grand ! – quel lien vous avez gardé avec les autres lieux de Rezé ? Est-ce qu'il y a des lieux où vous allez, ou est-ce que vous êtes plutôt tourné vers Nantes, parce que vous êtes pas du tout loin ? Voilà.

JCJ : Alors, actuellement, moi, je vis plutôt dans, ben, dans le bourg, hein. Mais moi, je connais bien Rezé, parce que ma mère, elle a livré des journaux. Donc, ma mère a eu des ennuis de santé assez

régulièrement ; et qui allait livrer les journaux ? Ben, c'était nous ! *(Rire)* Donc, je me souviens, moi, de quand j'étais au lycée, ben, de mercredis où – mercredi ou jeudi ? je sais plus... mercredi, à l'époque, déjà – ben, j'allais livrer les journaux à la place de ma mère. Donc c'est vrai que je connaissais un petit peu tous les coins et recoins de Rezé. Voilà.

CL : Vous avez vu Rezé changer aussi !

JCJ : Ah ben, c'est pour ça ! Donc moi, j'ai vu Rezé changer énormément ! Comme je dis, commune rurale quand j'étais enfant ; c'est vraiment plus une commune rurale maintenant, hein.

CL : Ce sera juste ma dernière question !

JCJ : Alors moi, j'ai un point de repère : c'est le stade de foot. Le stade de foot, quand j'étais gamin, il était derrière... tout près de l'école de Lieutenant-de-Monti, justement. Euh... ben, il était juste derrière, d'ailleurs. Après, lorsque le Château s'est construit, hein, on a rasé le château historique, on a vu les immeubles, le terrain est allé à l'endroit du marché du... non, pas du 8 mai, mais l'autre, heu... près du Château, là, en face de la médiathèque.

CL : Celui du jeudi ?

JCJ : Oui. Du mardi ! Du mardi, alors, je sais plus comment il s'appelle, celui-là.

CL : Je me souviens plus, mais je vois très bien où il est.

JCJ : Voilà *(Rire)*, donc il a été là. Ensuite, il a été de l'autre côté de la rue. Mais un lotissement a poussé, et *(Rire)* il se retrouve maintenant à la Trocardière. Puis, il ira pas plus loin, parce qu'après, c'est Bouguenais ! Donc maintenant, *(Rire)*, il peut pas aller plus loin, maintenant ! Donc, suivant l'urbanisation, moi j'ai vu le stade de foot chassé, chassé par les maisons ou les constructions. Voilà.

CL : D'accord, et vous, vous y jouiez, sur ce terrain de foot ?

JCJ : Ah ben, j'ai joué sur tous les terrains de foot, moi.

CL : D'accord, donc vous avez suivi...

JCJ : Parce que pendant les vacances, quand j'étais gamin, je vous disais, j'allais un mois en colonie de vacances, et y avait un mois à la maison. Alors, le mois à la maison, c'était soit un mois de lecture, soit un mois de foot. Tous les jours, tous les jours, tous les jours, on allait jouer au foot ! *(Rire)* On passait notre temps à ça !

CL : *(Rire)* Du coup, vous avez suivi, après, adulte, quand vous avez repris le foot adulte, vous avez...

JCJ : Ben, alors, en plus, mon père, il aimait bien le foot. Donc tous les dimanches, souvent, on allait voir un match de foot ensemble. Voilà, donc c'est pour ça que j'ai vu aussi les terrains... voilà.

CL : D'accord. Et alors, pour revenir quand même à la question sur, est-ce que vous sortez sur Rezé, est-ce qu'il y a des endroits où vous allez à Rezé, heu... Vous êtes des Rezéens, ou vous êtes vraiment du bourg ? Et puis sinon, vous allez ailleurs ?

JCJ : Oh ben oui, moi, je vais au Corbu, mais c'est toujours le même quartier *(Rire)*, parce que moi, plusieurs membres de ma famille y habitent. Sinon, ben, on va se promener dans les parcs, hein. Y a les parcs le long de la Sèvre, par exemple, qui sont magnifiques. Euh... mais c'est vrai qu'on va plutôt à l'extérieur de Rezé, quand on veut aller à la campagne. On va à l'extérieur de Rezé. C'est vrai que la campagne à Rezé, il en reste plus beaucoup, quoi.

CL : Et est-ce que des fois, vous vous faites des sorties, est-ce que vous allez au resto, est-ce que vous allez au ciné, est-ce que vous sortez... des sorties culturelles, vous feriez ?

JCJ : Oui, on va à Trentemoult ! *(Rire)* Y a plein de restaurants excellents à Trentemoult, donc on va plutôt à Trentemoult. Sinon, c'est vrai que je vais pas souvent ailleurs à Rezé, hein. Si, je sais, par exemple, je vais acheter mes huîtres, toujours, régulièrement, à Ragon. *(Rire)* Parce que c'est le quartier où... comme j'habitais La Houssais, enfin, près de La Houssais, ben ils venaient s'installer là-bas, donc j'allais prendre mes huîtres là-bas, à cette époque-là. Ben, je continue ! *(Rire)*

[0'57"10] – Occupation de retraité

CL : Depuis que vous êtes à la retraite, est-ce que vous avez, comment... Ben, est-ce que vous êtes engagé dans de nouvelles activités, des choses... ?

JCJ : Alors, les premières années, j'ai continué à faire des classes transplantées.

CL : C'est quoi, ça ?

JCJ : Une classe transplantée, ben, c'est un instituteur qui part avec sa classe, soit en classe de découverte, on appelle ça, donc soit classe de mer, classe de montagne, classe de campagne, classe historique, enfin y a plein de choses. Et donc, j'ai été sollicité par les voisins ! Parce qu'il y a plusieurs enseignants dans le voisinage justement, sur cette petite place. Et donc, quand ils partaient avec leurs gamins, ils se sont dit : « *On va prendre quelqu'un qui s'y connaît un petit peu !* » (Rire) Donc j'y suis allé une première fois avec un des instituteurs. Je suis allé donc deux ans après avec une de ses collègues, et ma femme aussi d'ailleurs, pour encadrer. On a dû faire en tout quatre classes transplantées comme ça. Voilà.

CL : Vous êtes à la retraite depuis... ?

JCJ : Depuis... je sais plus ! (Rire) Ça doit faire une dizaine d'années, à peu près.

CL : D'accord, OK.

JCJ : Oui, juste dix ans, oui.

CL : Et alors, donc y a ça, et est-ce que...

JCJ : Y a ça, et puis sinon, je me suis engagé dans une association qui s'appelle Peuple et culture. Et comme je bricole pas mal, je fabriquais des jeux en bois. Enfin, j'animais un atelier où les gens viennent pour fabriquer leur jeu en bois.

CL : Alors, « les gens », c'est qui ?

JCJ : Alors, ça peut être des publics divers, des gens qui viennent, des particuliers qui viennent. Alors, ils viennent seuls, ou ils viennent en famille, ou ils viennent en couple. Aussi, on fait des actions auprès de... enfin, en ce qui me concerne, on faisait, parce que j'ai arrêté maintenant. On allait dans les centres sociaux, par exemple animer des ateliers, centres sociaux, des municipalités... par exemple, je suis allé plusieurs années à Quimperlé, par exemple.

CL : Ah oui, donc loin, quand même !

JCJ : Oui, oui.

CL : Ah oui, d'accord, OK.

JCJ : Donc on apprend...

CL : C'est sur Rezé au départ, ça ?

JCJ : C'est Nantes. C'est Nantes, ça.

CL : D'accord, OK.

JCJ : Voilà. (Rire)

CL : Et puis aujourd'hui ?

JCJ : Et puis aujourd'hui, bah, j'ai été coopté (rire) dès que j'ai été en retraite à l'amicale du coin, qui s'appelle le Séal [*Séal, société d'éducation populaire de l'amicale laïque*] ... M'a coopté parce que, pour, non pas pour jouer à la belote, mais pour tenir les comptes à l'ordinateur, quoi ! (Rire) Parce que...

CL : Vous jouez à la belote, vous ?

JCJ : Ah non, je joue pas du tout à la belote, moi, je suis pas bon du tout. Mais donc, je tiens, moi, les comptes, voilà. Les résultats arrivent, moi je les rentre dans l'ordinateur et puis je rends les résultats, voilà.

CL : Pour les grands concours ?

JCJ : Non, on fait un concours tous... on fait huit concours par an.

CL : Donc à chaque concours, c'est vous qui faites les comptes ?

JCJ : Voilà.

CL : Grosse responsabilité !

JCJ : Ah ben, avec Gisèle Lecoq, d'ailleurs ! *(Rire)*

CL : D'accord. Vous prenez quand même une grosse responsabilité, là ! *(Rire)*

JCJ : Oh, responsabilité... C'est surtout le problème d'informatique, quand ça marche pas ! *(Rire)* Là, ça devient un peu chaud, quoi. *(Rire)* Sinon, c'est très bien ! *(Rire)*

[0'59"57] – ce qui a le plus changé à Rezé

CL : Dernière question, que donc je pose à tous les habitants. Et vous, c'est d'autant plus intéressant, vous avez commencé déjà un peu à en parler avec l'histoire du terrain de foot, mais on va creuser encore un peu. Qu'est-ce qui, pour vous, à Rezé, a le plus changé ?

JCJ : Alors, ben, y a la circulation. *(Rire)* C'est des souvenirs d'enfance : on s'arrêtait de jouer au ballon pour regarder une voiture. *(Rire)* Et puis après, ben, les voitures nous empêchent de jouer au ballon, quoi. *(Rire)* Sur la route, en face de chez moi, quand j'étais gamin, on jouait au ballon. Et quand une voiture arrivait, on s'arrêtait pour regarder passer la voiture. Maintenant, c'est plus ça du tout ! Quand je suis retourné habiter, par exemple, là-bas, eh ben, c'était la nuit qu'on était réveillés par les camions qui passaient et qui faisaient vibrer les... Voilà, donc ça, c'est un premier changement. Et puis sinon, ben, c'est l'urbanisation, quoi. Moi qui ai connu un triangle vert autour du château, ben, c'est devenu l'endroit le plus peuplé de Rezé, quoi. Ça, c'est la grosse transformation, je pense. Et puis ensuite, ben, toutes les cités qui ont poussé les unes après les autres, là, tous les programmes de logement, quoi.

CL : Ça, c'est quelque chose que vous regrettez ou que vous constatez ?

JCJ : Ah, y a un petit regret, forcément ! Parce que moi, je me dis que si ce cœur vert de Rezé, autour du château de Rezé, avait pu être conservé, ça aurait été quand même formidable. Quand on va par exemple à Saint-Herblain, y a des lieux comme ça qui ont été conservés. Alors, ça urbanise à outrance aussi, là-bas, mais y a des poumons verts qui restent un peu partout. À Rezé, il en reste... il en reste quelques-uns, bien sûr, qui sont très jolis, d'ailleurs ; mais ça, je sais pas, c'est peut-être aussi notre enfance, quoi, qui s'en va, quelque part... Donc ce château, moi je... il me plaisait bien. Alors, par contre il était délabré, hein, c'est sûr ! Et je crois que la municipalité a fait le choix parce que, de le raser, parce que c'était pas possible de le garder ; ou alors, il aurait fallu faire des travaux pharaoniques pour le remettre en état, je pense.

CL : Oui.

JCJ : Et puis, ça correspondait aussi à l'arrivée des rapatriés, hein ! Moi, je me souviens, lorsque... au CES, ben, on avait plein de copains qui venaient, qui revenaient d'Algérie, hein. Et d'ailleurs, on trouvait... alors, tout le monde disait : « C'est moche, le Château » ; moi, quand j'allais voir les copains, je trouvais ça rudement bien, au contraire. Parce que dedans, ils avaient une douche, eux.

CL : Oui !

JCJ : Ils avaient une douche, ils avaient les waters dedans. Et pas au fond du jardin comme chez nous ! *(Rire)*

CL : Oui, c'est ce que vous avez connu, vous ?

JCJ : Ah ben, au début, oui. Avant que mon père fasse des travaux, c'était ça, hein, qu'on a connu. Et jusqu'à assez âgé, encore ! Alors, c'était pas dans toutes les familles comme ça ; mais chez nous, c'était comme ça, quoi. Mon père a fait petit à petit, donc... C'est vrai, nous... Un appartement, j'aurais bien aimé, moi, à l'époque !

CL : Bien sûr. Quand le Château a été...

JCJ : Par contre, j'aurais regretté le jardin, sûrement ! (Rire) Mais bon...

[1'02"37] – Fêtes et sorties

CL : Et alors, autre chose qui a été et qui n'existe plus, auquel vous pouvez penser, à Rezé ?

JCJ : Ah si, ben, dans l'enfance, mais ça, faut revenir à l'enfance...

CL : On a tout à fait le droit.

JCJ : À l'enfance, moi je me souviens... Tous les enfants des écoles participaient à une grande fête. Alors on faisait des mouvements, c'était de la gymnastique, je dirais ! Mais y avait aussi – alors, est-ce que c'était la municipalité, est-ce que c'était l'AEPR qui organisait ça – y avait une retraite aux flambeaux. Y avait, on avait tous des petits lampions, heu, comment on appelle ça, ça porte un nom, je sais plus, au bout d'un bâton. Et on défilait derrière la kevrenn de Nantes.

CL : La « kevrenn », c'est quoi ?

JCJ : Alors, la kevrenn, c'était, c'est un ensemble breton. Donc ça jouait du biniou et de la bombarde, et on se baladait comme ça dans les rues.

CL : Vous vous souvenez, et ça, ça s'est arrêté, ça ?

JCJ : Ça s'est arrêté quand, je sais même pas vous dire. Mais ça a duré, enfin, moi, toute mon enfance, je vois ça, toujours.

CL : D'accord, et avec... enfin, là, c'est plutôt en étant dans le bourg, parce que La Houssais, c'est plus loin, mais en étant dans le bourg, vous êtes pas très loin de Trentemoult.

JCJ : Oui.

CL : Est-ce que vous vous souvenez du carnaval, est-ce que vous avez connu, un peu, ce temps-là ? Ou c'était déjà fini quand vous êtes arrivés ?

JCJ : Ben nous, on n'allait pas là.

CL : D'accord.

JCJ : On n'allait pas. Moi, ce quartier-là, je le connaissais pas, pratiquement.

CL : C'est vrai ?

JCJ : Ah oui. J'habitais à un kilomètre et demi, on passait par le château, justement, pour aller dans le bourg. Après, on est allés au Lieutenant-de-Monti, après je suis allé à Pont-Rousseau, et on descendait très rarement. C'est que plus tard, lorsque j'étais adolescent, on allait au cinéma. Mais comme mes parents avaient pas beaucoup d'argent, on allait une fois tous les... Est-ce qu'on allait deux ou trois fois par an ? En réunissant nos petits sous, là (Rire), nos tirelires, et on allait. C'était, ça se situait, ben, juste... tout près de la mairie, là. Y avait une salle de ciné. Y en avait plein, hein, de cinés à Rezé, à cette époque-là, aussi. Alors ça, ça a disparu, aussi ! (Rire)

CL : Oui ? D'accord.

JCJ : Y en avait un dans chaque quartier : y en avait un à Trentemoult, y en avait un au bourg, y avait le ciné Saint-Paul, qui existe toujours ; il devait y avoir l'Artistic, aussi, qui était rue Alsace-Lorraine.